

STÉPHANIE HURTUBISE

**LA**  
**ZONE**

LA MISSION ONIRIQUE

ÉDITIONS  
MICHEL  
QUINTIN



## Prologue

Edwin, un adolescent de presque treize ans, avait ordinairement la merveilleuse faculté de maîtriser ses rêves. Il pouvait même choisir leur contenu d'avance. Et, au réveil, il se souvenait toujours de tout aussi clairement que s'il s'était agi de la réalité.

Il en avait toujours été ainsi... jusqu'à cette semaine où lui qui n'avait jamais fait le moindre cauchemar avait soudain vu ses songes virer à l'horreur. Il avait vécu tant d'aventures désagréables ces dernières nuits que le début lui en semblait très loin. Pourtant, le premier assaut de ceux qui se donnaient le titre de *maldors* n'avait eu lieu que cinq nuits plus tôt. Et Edwin s'en souvenait très bien.

Dans la nuit de dimanche à lundi, il s'était retrouvé le seul passager d'une rame de métro qui filait sans s'arrêter aux stations. Après qu'il

eut découvert un cube de cristal doré sur une banquette, un arbre, une armoire, une momie et un géant avaient surgi de nulle part et l'avaient pourchassé. Il leur avait échappé en se réveillant. La nuit suivante, d'autres créatures l'avaient attaqué en le sommant de leur rendre le cube. Il les avait à nouveau semées en parvenant à émerger du sommeil. C'est alors qu'il avait découvert l'objet dans sa chambre. Inexplicablement, il l'avait transporté de son rêve dans la réalité.

Avec Balthazar Canier, son meilleur ami, surnommé Bou ou Boucanier-le-Pirate, Edwin avait tenté de percer les secrets du cube, mais en vain. La nuit d'après, des monstres étaient revenus à la charge ; cette fois ils s'en étaient pris aussi aux rêves de Bou et de sa petite sœur, Melchia ; en les paralysant à l'aide d'un mystérieux faisceau lumineux, ils les avaient retenus dans leurs cauchemars. Mercredi, voulant à tout prix percer les secrets du cube, les garçons s'étaient introduits dans le laboratoire que dirigeait le père de Balthazar. Ils avaient découvert que le lourd objet était creux et constitué d'un élément inconnu sur terre. Ils y avaient même découvert une ouverture peu apparente. Ce même jour, un individu qui se faisait appeler Maldor2 s'était mis à leur envoyer des courriels menaçants en leur ordonnant

de leur rendre leur bien. Les créatures les pourchassaient maintenant dans la réalité. Il fallait qu'Edwin se débarrasse du cube.

Et, précisément deux nuits auparavant, il avait réussi, sans trop comprendre comment, à rapporter l'objet dans ses rêves pour le remettre aux monstres. Ceux-ci s'étaient montrés tout heureux de récupérer ce qu'ils appelaient leur *gobeur*, avec lequel ils comptaient chasser les rêveurs. Libéré des maldors, Edwin avait recommencé à rêver en paix.

Un ange nommé Chape Doëgne l'avait alors abordé. Il lui avait appris qu'il était son *gardien-aiguilleur* et qu'il se trouvait dans la *Zone onirique*, le pays des songes. L'ange lui avait expliqué que les âmes des dormeurs s'envolaient vers ce monde parallèle et que les personnages qui jouaient un rôle important dans les rêves – gens, animaux, objets et autres – étaient incarnés par des *Oneiros*, des habitants de la Zone.

La majorité des *Oneiros* étaient des *acteurs*, mais d'autres géraient les déplacements des âmes endormies. C'était les *aiguilleurs*. Depuis leur poste d'observation, ils transféraient les dormeurs prêts à rêver vers des scènes où ils vivaient leurs songes et ils y dépêchaient des acteurs. On appelait ces scènes des *strates*. Totalemment polyvalentes,

elles étaient aménagées par l'imagination humaine.

Les aiguilleurs et les acteurs avaient pour supérieur un gardien-aiguilleur, comme Chape Doëgne. Chaque gardien était responsable d'un secteur qui regroupait des milliers d'*observatoires* et il avait des milliers d'aiguilleurs sous ses ordres. Il y avait vingt-six secteurs. Celui dirigé par le sieur Doëgne s'appelait le Secteur-Uni.

Pour lui faire une démonstration du travail des acteurs, son gardien avait entraîné Edwin à l'intérieur du songe de Balthazar. Pour s'y rendre, ils avaient emprunté un *passonge*, c'est-à-dire un passage instantané qui reliait deux endroits de la Zone.

Cela avait été stupéfiant. Edwin en frissonnait encore. Mais ce qu'il avait trouvé encore plus ahurissant, c'était, à son réveil, de découvrir que Bou l'avait vraiment vu. Par la suite, les garçons avaient appris qu'une épidémie de mauvais rêves se répandait sur terre. Elle avait débuté quand Edwin avait remis le gobeur aux maldors. Resté sceptique jusque-là, le garçon avait été obligé d'admettre que la Zone onirique était réelle, de même que l'œuvre cauchemardesque des maldors.

En s'endormant la veille, il ne s'était pas retrouvé dans une strate ; il avait été transporté

dans l'observatoire de son gardien, lequel lui avait appris que les étoiles de la Zone onirique disparaissaient peu à peu et que sans elles les gardiens ne pourraient plus aider les rêveurs à se libérer des cauchemars.

Chape Doëgne craignait que les étoiles disparues aient été détruites par le cube de cristal d'or. Comment? Pourquoi? Nul ne le savait. Ce qui était sûr, c'était qu'il y avait un lien entre le gobeur, les maldors et les cauchemars. Si les Oneiros parvenaient à retrouver les créatures qui utilisaient ce cube, ils mettraient fin aux disparitions d'étoiles et, puisque tout semblait relié, ils pourraient du même coup remonter à la source de l'épidémie et l'enrayer.

Malheureusement, aucun des rêveurs agressés à l'aide du gobeur n'avait enregistré l'événement avec suffisamment de précision pour mettre les autorités oniriques sur une piste. Aucun, sauf Edwin qui gardait le souvenir de ses rêves. Son gardien-aiguilleur l'avait donc amené à la tour du conseil où siégeaient les dirigeants du pays des songes. Le garçon avait fait la connaissance du bienveillant Carus Philein, le *grand-sagesonge* qui avait l'apparence d'un vieillard translucide, de Gentille Mambonne, l'aimable *vice-sagesonge* qui se présentait comme une tortue de mer géante, et de Lavisée Sévira, l'autre *vice-sagesonge*

qui personnifiait une irritable horloge de parquet.

Suite au récit qu'Edwin leur avait fait, les dirigeants avaient affirmé qu'ils n'auraient qu'à visionner ses cauchemars pour identifier les maldors, chose qui leur avait été impossible avec les rêves trop flous des autres victimes. Le garçon avait ainsi appris que tous les songes étaient conservés dans la mémoire de la Zone onirique et qu'ils constituaient une banque de données que les Oneiros pouvaient consulter à leur guise grâce aux *dynamappes*, des cartes dynamiques qui pouvaient visualiser tous les endroits accessibles du monde des rêves.

Mais Edwin n'avait pu demeurer plus longtemps dans la Zone pour assister à la suite de ce rêve merveilleux. Trop bien reposé, il avait bâillé de plus en plus irrésistiblement pour finalement bondir de réveil. Il était rassuré quant au sort des maldors et à celui des rêveurs. Mais...

# 1

## Intimidation

Lorsque Edwin Robi ouvrit les yeux, son expression irradiait tout l'optimisme dont il faisait montre habituellement, c'est-à-dire lorsque le souvenir de la mort tragique de ses parents ne le plongeait pas dans la mélancolie.

— Quel rêve fantastique ! s'exclama-t-il en s'étirant. Ça fait du bien, après toutes ces nuits de cauchemars abominables. Je me sens en excellente forme.

Il se réjouissait réellement que tout se soit arrangé aussi aisément. Les *sagesonges* avaient été formels, quelques instants leur suffiraient pour mettre les maldors hors d'état de nuire et l'épidémie de cauchemars allait être jugulée aussitôt. « Même si je n'ai eu aucun pouvoir sur ce rêve, il a été vraiment fabuleux, songea-t-il. Tout ce que j'ai découvert ces deux dernières nuits, c'est géant ! » La certitude qu'il

nourrissait d'avoir joué un rôle déterminant dans le dénouement de cet imbroglio n'était pas non plus sans titiller sa fierté, sinon son orgueil. Lui, Edwin Robi, il avait fourni les données nécessaires pour rendre les joies du sommeil à ses contemporains. Il y avait de quoi se gonfler de son importance.

Il se leva d'un bond. Il avait hâte de raconter tout cela à Balthazar. Il quitta sa chambre en penchant la tête mécaniquement, comme il en avait développé l'habitude. Malgré cela, avec son mètre quatre-vingt-cinq, il sentit ses cheveux effleurer le cadre de la porte ; au premier étage, cette maison ancienne avait vraiment des portes très basses. Il se pencha aussi pour ne pas se cogner contre le lustre du couloir et, ayant dévalé l'escalier, il passa par la cuisine où sa grand-mère Cécile était déjà attablée.

— Bonjour, mamie, dit-il en l'embrassant sur la joue.

— As-tu bien dormi, mon trésor ? demanda-t-elle en caressant les cheveux blancs de son petit-fils.

— Oh oui ! J'ai fait un rêve magnifique, tu ne peux pas savoir.

— C'est vrai, je n'ai jamais rêvé et je ne pourrai jamais savoir ce que c'est. Enfin... je suis heureuse que tu n'aies pas fait d'autres cauchemars.

Les yeux roses du jeune albinos s'attristèrent et rougirent davantage. Cela le désolait que sa grand-mère n'ait jamais pu profiter de la beauté des songes. Elle lui sourit pour lui signifier que cela n'enlevait rien à son bonheur. Cécile était toujours rayonnante de joie.

Ils déjeunèrent ensemble. Cinq minutes plus tard, Edwin lança :

— Je m'en vais chez Bou. À tout à l'heure !

Au coin de la maison, il prit le passage qui reliait sa rue à celle de son copain. Arrivé à la porte, il ne sonna pas ; il utilisa plutôt la clé que lui avait donnée madame Canier quand Bou et lui avaient commencé l'école ; Cécile en avait aussi remis une de leur maison à Bou. Il entra et monta l'escalier menant aux chambres. Celle de son ami était au fond du couloir. Lorsqu'il frappa, une voix endormie lui dit d'entrer.

— J'ai tant de choses à te raconter ! lança Edwin.

— Qu'as-tu de si important à dire de si bonne heure ? s'enquit Balthazar sans ouvrir les yeux.

— Tu me le demandes ? Ne me dis pas que tu ne te rappelles plus l'épidémie de cauchemars et mes aventures dans la Zone onirique !

— Bien sûr que je m'en souviens ! s'exclama Bou en s'asseyant. J'étais juste mal réveillé... Tu sais bien que je n'oublie jamais rien.

Edwin était en effet bien placé pour connaître la phénoménale mémoire de son ami, qui savait par cœur tant de numéros, de codes, de textes et de monologues !

— Bou, j'ai passé une nuit fantastique !

— As-tu revu Chape Doëgne, ton ange gardien-aiguilleur ?

— Notre gardien-aiguilleur ! C'est aussi le tien, ne l'oublie pas... Oui, il m'attendait. Et tu ne peux pas imaginer ce qui s'est passé par la suite.

— Raconte !



— Tu as pu revoir tes rêves ? s'émerveilla Balthazar lorsque Edwin se tut. Nom d'un hypermédia !

— Malheureusement non, car le matin était arrivé et j'étais si... reposé que je me suis mis à bâiller sans arrêt et que j'ai bondi de réveil. Mais les sagesonges m'ont dit que ce n'était qu'une question de minutes avant qu'ils apprennent qui sont ces rebelles et qu'ils les arrêtent. Ils m'ont assuré que tout rentrerait dans l'ordre aujourd'hui. La pandémie de cauchemars est donc de l'histoire ancienne !

— Tant mieux ! s'exclama Bou.

Il regarda par la fenêtre. Voyant qu'il avait commencé à pleuvoir, il se rembrunit :

— Bogue! C'est fichu pour les activités extérieures. Qu'est-ce qu'on fait aujourd'hui, dans ce cas?

— Si on allait dans mon atelier? dit Edwin. On va bien trouver quelque chose à bricoler.

— Bonne idée.



L'atelier d'Edwin était rempli d'objets disparates dont les voisins s'étaient débarrassés. En fouinant dans l'attirail, ils dénichèrent deux dévidoirs en carton épais qui avaient servi à enrouler des câbles électriques.

— Ces tourets me donnent une idée, dit Edwin. Que dirais-tu si on fabriquait un distributeur de croquettes automatisé pour le chat de madame Suzon?

— Excellente idée! Avec un tel dispositif, Zonzon pourra enfin se permettre de longues sorties sans avoir à trouver une nounou pour son goinfre qui mange toute sa bouffe d'un coup.

Edwin fureta à nouveau dans son bazar et dénicha le panier circulaire d'un ancien projecteur de diapositives, un moteur de ventilateur et un fil électrique muni d'une prise.

— Nous avons presque tout ce qu'il faut.

Il fouilla encore dans une caisse dont il extirpa des poulies et des chambres à air de vélo.

— Voici notre réducteur de vitesse et ses courroies, ajouta-t-il. Il ne manque plus que quelques boulons et nous serons sur la bonne voie.

— Il nous faudrait deux interrupteurs et un relais temporisateur, fit remarquer Bou.

— J'ai ça, annonça Edwin en indiquant ce qui restait d'un vieux portail électrique.

À midi, quand Cécile les invita à venir manger, la confection de la distributrice était avancée. Les garçons avalèrent leur repas en vitesse et retournèrent à l'ouvrage.

Peu après, la grand-maman réapparut dans l'embrasement de la porte.

— Je viens de me rappeler que tu avais du courrier dans la boîte aux lettres, dit-elle à Edwin.

Elle lui tendit une enveloppe cachetée sur laquelle on avait simplement écrit *Edwin*. Il n'y avait pas de timbre ni d'adresse et aucune indication n'apparaissait sur l'enveloppe concernant l'expéditeur. Il attendit que sa grand-mère fût repartie avant d'ouvrir le pli. Il contenait un texte imprimé :

*Jeune Robi,*

*Au nom des maldors, je te remercie de nous avoir rendu notre gobeur. Nous pouvons poursuivre notre noble mission. Si je ne peux plus te commander quæ sunt Phantamaris Phantamari, je peux tout de même te mettre en garde: initium sapientiæ timor maldorum. Oui Edwin, la crainte des maldors est le début de la sagesse. Je suis sûr que tu le réalises, maintenant que tu as eu la preuve de notre puissance et que tu regrettes de ne pas être du bon côté. Aussi, je t'annonce que nous viendrons te trouver cette nuit pour te donner une chance de te rallier à l'équipe gagnante.*

*À bientôt,*

*Maldor2*

Les deux amis se regardèrent avec stupeur. Maldor2 était un des êtres qui les avaient attaqués. C'était celui qui personnifiait un empereur Romain et portait une armure et un masque platinés. Il avait poursuivi les garçons jusque dans la réalité, mis les appareils du laboratoire hors service et coupé le courant à l'université.

— Encore lui? bredouilla Balthazar. Mais... je croyais que c'était fini...

— C'est pourtant fini. Les sagesonges me l'ont assuré.

Bou sortit de l'atelier en courant. Edwin le suivit. Il alla retrouver Cécile à qui il demanda :

— Madame Robi, dites-moi, quand ce message est-il arrivé ?

— Comme j'avais ramassé le courrier de la veille en rentrant de ma réunion et que cette missive ne s'y trouvait pas, quelqu'un l'a déposée quelque part entre dix-huit heures hier et onze heures trente aujourd'hui. Pourquoi ?

— Euh... pour rien.

Ils revinrent à l'atelier. En voyant l'air inquiet de son ami, Edwin le rassura :

— Que le mot ait été livré hier soir, cette nuit ou tôt ce matin ne fait aucune différence, Bou. À l'heure qu'il est, les sagesonges ont arrêté les maldors. Cette menace ne vaut donc plus rien...

Il fronça les sourcils et ajouta d'une voix inquiète :

— Mais comment peuvent-ils nous rejoindre ? D'abord, le cube sort de mon rêve pour se retrouver dans la réalité, et Maldor2 intervient dans notre vie de tous les jours... Y a-t-il un pont entre le monde des songes et celui où nous nous retrouvons à l'état de veille ? Voilà un mystère que je n'arrive pas à débrouiller...

Edwin mit la feuille en boule et la balança dans la poubelle en ajoutant :

— On le termine, ce distributeur ?

— Oui, tu as raison.

Ils achevèrent la construction en fin de journée. La pluie avait cessé. Ils se rendirent chez madame Suzon qui se montra enchantée de pouvoir compter sur ce nouveau dispositif. Quant à son gros chat, il se précipita sur la nourriture qui se déversa dans son bol au moment où les garçons firent la démonstration de son fonctionnement. Fiers du résultat, ils rentrèrent chacun chez soi.

Après le repas du soir, Edwin revint dans son atelier pour y mettre de l'ordre. Lorsqu'il s'approcha de la poubelle avec le ramasse-poussière, il arrêta son geste et considéra le papier chiffonné. Se ravisant, il récupéra le mot de Maldor2, le défroissa et le rangea dans un tiroir. « En souvenir », se dit-il.

Il monta se mettre au lit. « À quoi vais-je rêver, cette nuit ? Hum... j'ai trouvé ! » Lui qui avait toujours souhaité voir de près les cheminées de fée de Bryce Canyon en Utah aux États-Unis ferma les yeux en s'imaginant qu'il escaladait ces hautes colonnes de roche rouge et ocre créées par l'érosion, que les légendes amérindiennes considéraient comme des gens pétrifiés.



Edwin rouvrit les yeux. Persuadé de voir s'étaler devant lui un vaste canyon baigné de soleil, il fut étonné de n'apercevoir aucune gorge rocheuse, nulle colonne de pierre, pas même un petit caillou et encore moins la lumière du jour. Devant lui s'étendait une nuit étoilée et, à ses pieds, les bâtiments illuminés d'une grande ville.

— Te voilà enfin, dit quelqu'un dans son dos.

Edwin se retourna. Il était dans une salle hémisphérique de verre garnie d'appareils, face à un homme très grand vêtu d'une tunique mordorée; il avait les yeux turquoise et ses cheveux blonds descendaient en boucles sur ses épaules. Le garçon reconnut l'observatoire de *Bulle-Unie* et son gardien-aiguilleur. Il fut surpris et heureux de revoir l'ange.

— Bonsoir, sieur Doëgne. Pourquoi suis-je arrivé dans votre tour plutôt que dans une strate?

— C'est parce que j'ai quelque chose de très important à te communiquer, répondit l'ange gravement en agitant ses grandes ailes blanches.

— Vous voulez sûrement m'annoncer la capture des maldors, dit Edwin, ses yeux roses brillant d'espoir malgré l'air du gardien qui laissait présager une déception.

— Malheureusement non !

— Mais vous aviez dit qu'il vous suffirait de consulter mes rêves pour identifier ces rebelles et que ce serait un jeu d'enfant de les arrêter...

— C'est ainsi que ça aurait dû se passer, mais ce n'est pas ce qui est arrivé. Quand tu nous as quittés, mes assistants s'apprêtaient en effet à visionner tes cauchemars...

En disant cela, il se retourna et indiqua les individus qu'Edwin avait croisés la veille, mais qui étaient si discrets qu'il n'avait pas remarqué leur présence. L'homme à la longue moustache noire était Kamal Klibi, le petit pigeon marron s'appelait Pipio Biset et le grand miroir monté sur un châssis à pivots portait le nom de Tain Psyché. Ils le saluèrent. Leur chef poursuivit :

— En faisant rejouer tes mauvais rêves sur leurs dynamappes, les aiguilleurs n'ont vu que toi, seul, qui te débattais contre un ennemi invisible. C'est à croire que quelqu'un a retouché chaque enregistrement pour effacer toute trace du passage des maldors. C'est incompréhensible ! Nul ne peut modifier la mémoire de la Zone ! Mais le résultat est là : tes rêves ont été dénaturés et les rebelles n'y apparaissent pas. Je dois t'avouer que nous ne comprenons pas ce qui se passe...

« L'épidémie de cauchemars n'a donc pas été enrayée ! se désespéra Edwin. N'y a-t-il

donc aucun moyen de retrouver ces vilaines créatures?» Mais sa conscience lui demanda : «Pourquoi penses-tu que tu es ici?» Il considéra l'ange et lui posa la même question.

— Tu demeures notre seul espoir d'en apprendre plus au sujet des maldors.

— Ah bon? Même si mes rêves ne sont pas assez clairs?

— Le problème n'est pas leur clarté, bien au contraire, on n'en avait jamais vu d'aussi clairs. Mais on en a effacé de grands bouts. Ça ne fait toutefois aucun doute, le récit que tu nous as fait de tes aventures témoigne du fait que tes souvenirs sont excellents et les sagesonges souhaitent te rencontrer à ce propos.

L'ange demanda aux Aiguilleurs si le passage menant au vestibule était prêt.

— Il l'est, répondit le miroir en se tournant pour réfléchir l'image d'une boule de verre dans laquelle flottaient un globe terrestre, un petit soleil et une lune miniature.

Edwin reconnut l'*horloge-fuseaux* qui indiquait l'heure qu'il était sur terre. Son gardien lui avait expliqué que toute chose pouvait devenir l'entrée ou la sortie d'un passage, un chemin soit provisoire, soit permanent qui reliait instantanément deux endroits de la Zone onirique. L'horloge qui leur avait servi

la veille à atteindre l'oasis de l'ange avait donc été définie ce soir comme accès menant à l'antichambre de la salle du conseil.

— Je vais me rendre directement auprès des sagesonges par un autre chemin pour m'assurer qu'ils sont prêts à te recevoir, dit le gardien. Si tu veux aller m'attendre dans le hall, je viendrai te chercher d'ici peu.

— D'accord.

L'ange plongea au centre du plancher et il s'enfonça dans la mosaïque de verre coloré qui servait d'accès direct à la salle du conseil. Edwin bondit sur l'horloge-fuseaux et disparut à son tour.



Si l'objet qui permettait d'accéder au passonge n'était pas le même que la dernière fois, le point d'arrivée, lui, n'avait pas changé. Edwin jaillit des lèvres d'une statue de marbre dressée au milieu d'une fontaine et atterrit dans une pièce somptueuse. En voyant le luxueux mobilier, il reconnut le vestibule menant à la salle où trônaient les dirigeants du pays des rêves. De chaque côté de la vasque s'élevait un haut portail à double battant. Celui qui faisait face à la statue était de bronze, tandis que celui qui se trouvait derrière était argenté. Edwin

s'appuya sur le rebord du bassin et attendit le retour de Chape Doëgne.

À travers le clapotis du jet que déversait la statue dans son dos, il perçut un glouglou, comme quand un plongeur relâche tout à coup son souffle. Il se retourna. L'eau s'agitait, alors que de grosses bulles remontaient et venaient crever à la surface. Une ombre bougea dans le bouillonnement, et du fond des remous jaillit une énorme tête. « Un diplodocus! » Edwin se retourna pour fuir. Trop tard. Devant le portail de bronze était apparue une cabane en ruine. À ses côtés se trouvaient une momie verdâtre et deux géants, l'un portant une grande cape mauve à capuchon, l'autre une armure platinée et une coiffe militaire romaine qui lui cachait le visage.

Edwin tressaillit en reconnaissant certains des maldors qui l'avaient assailli au cours des dernières nuits.

— Chose promise, chose due, lui dit le Romain. Tel que prévu, nous voici. Un homme averti en vaut deux. Alors, jeune Robi: *audi, vive, tace si vis vivere in pace*. Écoute, vis et tais-toi si tu veux vivre en paix.

Edwin regretta de ne pas avoir pris au sérieux cette visite annoncée par Maldor2 dans sa lettre. Il aurait pu en parler à son gardien,

qui aurait certainement pris des dispositions pour le protéger. Maintenant, il ne pouvait pas leur échapper ; ils bloquaient les issues, devant comme derrière.

— Je vous ai remis votre gobeur. Que voulez-vous de plus ?

— Nous te sommes reconnaissants de nous avoir rendu notre *gobe-sphéριοle*, dit le géant caché dans l'ombre de sa cape violette. Tu nous as prouvé que tu étais courageux. C'est pourquoi nous avons décidé de t'offrir de faire partie de notre escouade d'élite. Joins-toi à nous, Edwin ; joins-toi aux maldors.

— Oui, et tu deviendras tout-puissant dans la Zone onirique ! renchérit la baraque.

— *Qui invenit amicum invenit thesaurum*, ajouta le Romain. Celui qui trouve un ami trouve un trésor. Nous t'offrons cependant bien plus que l'amitié et la puissance dans la Zone. Avec nous, tu acquerras aussi la richesse sur terre.

— Ce serait une grave erreur de ta part de te rallier aux sagesonges, poursuivit la momie. Eux n'ont ni pouvoir ni argent à te donner. Fais le bon choix, damoiseau ; opte pour le clan maldor !

Ils se turent pour le laisser réfléchir. Absourdi, Edwin se mit à transpirer à grosses gouttes. « Pourquoi mon gardien tarde-t-il à

revenir?» se demanda-t-il. «Fais-les patienter jusqu'à son retour», lui souffla sa conscience.

— Qu'attendez-vous de moi? demanda Edwin pour gagner du temps.

— Nous voulons que tu nous aides à chasser les rêveurs, répondit la momie. Avec ou sans toi, nous parviendrons à nos fins. Mais avec tes aptitudes tu pourrais nous faire gagner du temps. Nous t'offrons donc la chance de faire partie des gagnants. Que choisis-tu?

Le géant capé tendit les bras, les mains retournées en un geste invitant, et lui dit:

— Deviens un maldor, jeune Robi. Tu ne le regretteras pas.

— *Aut regem aut fatuum nasci oportet*, dit le Romain. Il faut naître roi ou fou pour faire ce qu'on veut. Moi j'ai choisi d'être roi. Et toi, Edwin? Serais-tu assez fou pour refuser notre offre?

Lui aussi écartait les bras pour lui signifier qu'il était le bienvenu au sein de l'équipe. La momie l'imita, ainsi que la bicoque qui entrebâilla sa porte. Le dinosaure balançait sa tête comme un toutou quémandant un câlin.

«C'est le temps de fuir», lui souffla sa voix intérieure. «Oui, mais comment? Ils me coupent toutes les issues!» répliqua-t-il. «Regarde attentivement», soupira sa conscience. La cabane s'élevait devant lui. Par la mince

ouverture de sa porte, il ne pouvait qu'entrapercevoir le portail de bronze dont les panneaux demeuraient clos. « Vas-y ! Qu'attends-tu ? » s'impativa sa petite voix.

L'adolescent se rappela son cauchemar dans la forêt et réalisa que, s'il pouvait distinguer le portail, c'était parce que le mur du fond de la cabane faisait défaut. Il décida de risquer le tout pour le tout. Il fit un pas vers la baraque et allongea les bras comme pour lui serrer la poignée. Elle accueillit son geste en ouvrant davantage sa porte. Laissant ses bonnes manières de côté, Edwin plongea dans l'ouverture et fonda sur les panneaux de bronze en espérant ne pas s'assommer dessus. À sa grande stupeur, ils s'entrouvrirent d'eux-mêmes juste à temps et juste assez pour le laisser passer et se refermèrent aussi vite derrière ses orteils en émettant un chuintement sourd.

Edwin roula sur une estrade circulaire, déboula une volée de marches et s'affala sur le sol aux pieds de l'ange qui revenait pour l'inviter à entrer. Le sieur Doëgne l'aida à se relever. En voyant sa mine troublée, il devina ce qui venait de se passer.

— Les malfrats ! Ils ont eu le culot de venir jusqu'ici ! Est-ce que ça va, petit ?

Edwin acquiesça. Mais, craintif à l'idée que les monstres soient toujours dans le vestibule,

il se retourna vers le portail, l'air méfiant. Le gardien devina sa pensée et le rassura :

— Ils sont effrontés, mais pas stupides. Ils ont évidemment déguerpi aussitôt que tu es entré.

Sur l'estrade circulaire, c'était en effet le calme plat et rien ne paraissait des événements qui venaient de se dérouler. Et il n'y avait pas que le calme qui était plat, mais aussi le portail : devant Edwin ne s'élevaient que les deux panneaux dans leur cadre ; plus aucun mur pour les soutenir. Le portail trônait sur son podium tel un article de luxe en exhibition et son mince assemblage ne laissait rien deviner de l'existence du vestibule qui se trouvait derrière ses battants.

— Viens, damoiseau, dit le sieur Doëgne. Les sagesonges t'attendent.